



Véronique NAHOUM-GRAPPE, *Le Féminin*, Paris, Hachette, col. « Questions de société », 1996.

Agnès Fine



Édition électronique

URL : <https://journals.openedition.org/clio/367>
DOI : 10.4000/clio.367
ISSN : 1777-5299

Éditeur

Belin

Édition imprimée

Date de publication : 1 avril 1998
ISBN : 2-85816-367-7
ISSN : 1252-7017

Référence électronique

Agnès Fine, « Véronique NAHOUM-GRAPPE, *Le Féminin*, Paris, Hachette, col. « Questions de société », 1996. », *Clio. Histoire, femmes et sociétés* [En ligne], 7 | 1998, mis en ligne le 21 mars 2003, consulté le 22 avril 2022. URL : <http://journals.openedition.org/clio/367> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/clio.367>

Ce document a été généré automatiquement le 22 avril 2022.

Tous droits réservés

Véronique NAHOUM-GRAPPE, *Le Féminin*, Paris, Hachette, col. « Questions de société », 1996.

Agnès Fine

- 1 Voilà un petit livre (140 pages), vif, stimulant, bouillonnant d'idées, présentées parfois de manière un peu touffue, qu'il serait important de lire et de discuter ! V. Nahoum-Grappe pose une question difficile, celle du contenu de la catégorie du féminin dans notre société. Au point de départ de son interrogation, une question de sociologue : quelle est la signification des comportements spécifiquement féminins dans notre société, tels qu'ils sont identifiés et mesurés, par exemple, par les grandes enquêtes statistiques de l'INSEE ? Comment interpréter le fait que les femmes lisent plus que les hommes, qu'elles sont plus nombreuses parmi les victimes de crimes que parmi les criminels, qu'elles sont beaucoup plus souvent anorexiques et boulimiques et beaucoup moins alcooliques que les hommes, qu'elles font plus de tentatives de suicides mais qu'elles sont moins nombreuses à se suicider etc. ? Si l'on écarte d'emblée une explication de type naturaliste, comment rendre compte de ces spécificités ?
- 2 Dans la première partie de son livre, V. Nahoum-Grappe soulève le problème compliqué du rapport entre différence des sexes et inégalité entre les sexes. On sait que le féminin n'est pas une catégorie symétrique et complémentaire du masculin, que l'injonction de la féminité aliène et enferme les femmes et que toute inégalité produit de la différenciation perçue comme naturelle. Ces thèmes sont classiques pour des féministes, même s'il est encore nécessaire de les rappeler avec force. Faut-il alors interpréter les différences de conduites entre hommes et femmes comme des étapes dans l'alignement des choix féminins sur les modèles masculins ? En d'autres termes, la différence ne serait-elle qu'une infériorité à rattraper dans un seul sens ? La marche des femmes vers l'égalité irait-elle nécessairement de pair avec l'homogénéisation des comportements qui se masculiniserait de plus en plus ? Ces questions en posent une autre plus générale déjà abordée par F. Héritier : peut-on penser la différence sexuelle autrement qu'en termes hiérarchiques ? Au scepticisme de cette dernière s'oppose

l'optimisme de V. Nahoum-Grappe : « entre différence stigmatisante et ressemblance aliénante, jamais la possibilité de penser le rapport homme/femme n'a été aussi ouverte qu'aujourd'hui » écrit-elle.

- 3 Elle cherche donc, dans sa deuxième partie, à repérer les fondements « anthropologiques » de la différence des sexes. Celle-ci peut difficilement être pensée en dehors du partage des rôles biologiques dans le procès de la reproduction humaine. Elle se réfère explicitement à l'analyse de F. Héritier selon laquelle ce qui fabrique la différence entre les sexes dans une communauté donnée est plus la nécessité sociale de penser cette différence et de gérer la filiation que son fait biologique. D'où les constructions culturelles variées sur le contrôle de la sexualité féminine et de la reproduction qui conduisent à cantonner les femmes dans leur seule fonction maternelle.
- 4 Dans sa troisième partie, intitulée « Une culture des femmes ? », l'auteur propose d'interpréter les comportements spécifiquement féminins évoqués précédemment, en utilisant la notion bourdieusienne d'*habitus*. « Le mode de vie des femmes, leur place et leur statut dans une culture ambiante partagée produisent certains traits culturels particuliers, qu'elles tendront à signifier dans leurs préférences et leurs gestes, et qui peuvent changer si les conditions de leur formation sont modifiées comme tout trait culturel ». Compte-tenu de la place privilégiée qu'elles occupent dans la maternité, le soin au nourrisson et à l'enfant, la reproduction sociale des conditions de la vie quotidienne, il existerait une culture féminine du « soin de proximité », qui s'exprimerait par exemple par une attention particulière au corps, à la nourriture, au soin des objets quotidiens, au cadre de vie. L'auteur en souligne tous les aspects positifs, souhaite qu'ils soient pensés en dehors de toute imagerie stigmatisante et qu'ils soient partagés massivement par les hommes.
- 5 La publication de ce livre montre qu'il est possible aujourd'hui de revenir sur la notion de « culture féminine » et ceci me paraît révélateur d'une étape nouvelle dans les recherches sur les femmes. C'est en effet une notion que j'avais personnellement interrogée il y a une quinzaine d'années, dans une recherche sur le trousseau féminin, et qui avait suscité à l'époque défiance et critiques du groupe des historiennes féministes du séminaire du Centre de Recherches Historiques¹. J'avais montré en quoi le trousseau féminin était un lieu d'identification sexuelle essentiel dans la société rurale du Sud-Ouest que j'étudiais, et j'avais souligné l'inscription dans la longue durée de cet objet symbolique. Cette analyse avait été interprétée comme une façon de suggérer l'existence d'une « nature » féminine, échappant au temps et à l'histoire. L'intérêt d'une telle recherche était récusé (« une impasse ») au profit de voies jugées plus fécondes, à savoir l'analyse de la domination masculine ainsi que celle des formes des résistances ou du consentement féminins. C'était ne pas admettre la légitimité de la question centrale de mon travail, toute autre en effet : analyser dans le détail les modalités concrètes par lesquelles une société définit la catégorie du féminin et les effets que cette construction culturelle a sur les femmes. Je poursuivais sur ce point précis les recherches d'Y. Verdier qui, la première, a mis en évidence pour nos sociétés passées comment le féminin (une catégorie culturelle, faut-il le rappeler ?) est associé à une physiologie marquée par le sang, en d'autres termes les formes d'une pensée symbolique qui « naturalise » les femmes. Celle-ci s'exprime par un partage strict des domaines assignés à chacun des sexes, où les gestes accomplis et les paroles dites prennent pleinement leur sens. Cette constatation conduit à s'interroger sur l'existence

d'une culture féminine, de sa spécificité et de sa logique interne. Même si la notion reste problématique, il paraît indispensable de l'analyser, et le livre de V. Nahoum-Grappe nous y convie à nouveau. Parler de culture féminine permet en effet de poser le problème des formes et des modalités concrètes de la construction de l'identité sexuelle dans une société. En affirmant que « les représentations collectives ne sont pas seulement l'expression d'une idéologie dominante et aliénante : dans le même temps, elles rendent possible l'appropriation de l'étrangeté de son propre corps, ce qui ne va pas de soi », V. Nahoum-Grappe invite les historiens, ethnologues et sociologues à affronter une question difficile, qui ne peut rester l'apanage exclusif des psychologues. Je suis persuadée que bien loin d'être une « impasse », la réflexion sur ces questions est au contraire tout à fait nécessaire.

NOTES

1. C. Dauphin *et al.* « Culture et pouvoir des femmes. Essai d'historiographie », *Annales ESC*, 1986, n° 2, pp. 271-293, voir en particulier les pages 274-278.